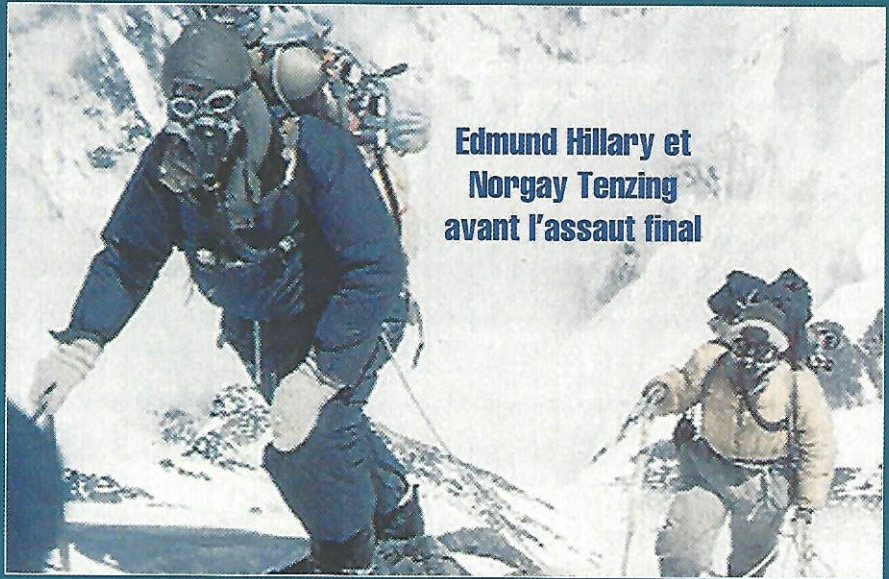


# >> UN CERTAIN BESOIN D'AIR

Même s'il ne s'agit pas d'une méthode de dopage stricto sensu, on retrouve posées toutes les questions d'éthique et de sport à propos de l'utilisation d'air en bonbonne dans la conquête des plus hauts sommets de l'Himalaya. Cela ne date pas d'hier. En 1922, les alpinistes anglais se demandaient déjà si le recours à un moyen aussi artificiel était légitime. Ceci nous est rapporté par Sir Francis Younghusband, explorateur, diplomate, écrivain et philosophe anglais. A l'époque, il était surtout le premier président du Comité de l'Everest. *"Tandis que s'effectuaient tous ces préparatifs, fut soulevée une question épineuse. Pourquoi ne pas se servir de bouteilles d'oxygène? Le Dr Alexander Kellas avait commencé à faire des expériences sur leur emploi en escalade. Pourquoi ne pas continuer? Le principal obstacle qui empêchait d'atteindre le sommet était le défaut d'oxygène dans l'air. Compensez cette insuffisance et les grimpeurs y seront demain. Jusque là le Comité de l'Everest n'avait pas pensé à équiper l'expédition en oxygène, parce qu'on doutait de la possibilité de le transporter. Et puis, au fond, on se demandait si son emploi serait bien sportif (...). Donc il y avait un préjugé contre l'emploi de l'oxygène. Et le Comité le partageait. Par la suite il l'abandonna. Mais il aurait peut-être mieux valu le conserver. Car il a été prouvé qu'en ne se servant pas d'oxygène, le corps humain s'adapte aux conditions exceptionnelles. Les hommes s'acclimatent et peuvent s'élever jusqu'à 8.500 mètres comme ils l'ont démontré. Toutefois on n'en savait pas tant en 1922, pendant qu'on faisait les préparatifs. Jusqu'alors, personne n'avait dépassé 7.500 mètres. Il semblait*



**Edmund Hillary et Norgay Tenzing avant l'assaut final**

*impossible à plusieurs hommes de science que le sommet pût jamais être atteint sans aide artificielle. Il existe certaine tendance à dépendre trop de la science et pas assez de l'esprit humain. L'Everest est une aventure de l'esprit. Et les événements auraient peut-être tourné autrement si la foi dans l'esprit avait été plus grande " (1). Notons que la génération actuelle considère assez sévèrement l'utilisation d'air en bonbonne. "Grimper avec de l'oxygène aujourd'hui, c'est tricher" expliquait Eric Escoffier dans l'Équipe Magazine (2). "Je ne vois pas de différence avec Ben Johnson". Même écho dans le journal Le Monde de la part de Erhard Loretan, l'himalayiste suisse: "Quatre-vingt-dix pour cent des 600 personnes qui, à ce jour, ont atteint le*

*sommet de l'Everest, ont utilisé l'oxygène. Il faut jouer le jeu de la haute altitude. Seuls ceux qui sont capables de monter sans bouteilles doivent pouvoir effectuer cette ascension. Les autres se dirigeront vers des sommets moins élevés." (3) En écoutant ces condamnations sans appel, on peut imaginer que demain, les grimpeurs se montrent aussi virulents à propos de l'utilisation des corticoïdes, des diurétiques et de tous les autres produits dopants dont l'usage est encore tellement fréquent aujourd'hui.*

(1) YOUNGHUSBAND F. "L'épopée de l'Everest", Paris, Ed. Arthaud, 1947, 340 p (pp 109-111 et 181-182)

(2) Equipe Magazine, 28 octobre 1988

(3) Le Monde, le 16 mai 1997.

## LA GUERRE DES PITONS

Mais qu'est-ce qui explique le dopage dans un sport où il n'y a pas d'argent à gagner et pas même réellement de compétition? C'est l'argument qu'utilisent pratiquement tous ceux qui veulent minimiser son importance en alpinisme. On le retrouve dans la bouche du professeur Richalet. *"Je crois que le dopage existe là où il y a compétition"* explique-t-il au quotidien Libération (12). *"Ce qui n'est pas le cas de l'alpinisme"*. Alors, de fait, il n'y a pas de courses organisées en alpinisme comparables aux disciplines comme le cyclisme ou l'athlétisme. Mais cela n'empêche pas l'esprit de compétition. Il est même omniprésent en montagne. Il suffit d'entendre les alpinistes, toujours préoccupés par les premières, les records, les performances. Les

meilleurs affichent tous *"ce goût forcené de la performance, de l'exploit, cette frénésie de vitesse"* comme l'écrit Gérard Herzog -le frère de Maurice- dans l'ouvrage qu'il a consacré à Louis Lachenal (13). Certains parlent même assez franchement de ces rivalités, comme l'himalayiste français Marc Batard, surnommé *"le sprinter de l'Everest"* après avoir atteint le toit du monde en moins de 24 heures. Dans son dernier ouvrage paru en 1996, il explique: *"La compétition est ailleurs, non régie par des règlements de fédérations mais avec soi-même ou avec les sponsors"* (12). Béatrice Rouer, dans son petit livre d'initiation destiné aux jeunes *"A la conquête de l'Himalaya"* confirme cette fascination pour la première place: *"Ah! ce désir d'être le premier homme à fouler le toit du monde"*. Et de fait, le premier homme à ouvrir une nouvelle voie ou à fouler un sommet vierge devient

ipso facto une star de l'alpinisme. Comme pour les Jeux olympiques, les retombées financières et médiatiques sont énormes. Il suffit de lire quelques titres d'ouvrages ou d'articles pour être convaincu de la férocité des relations: *"Lutte pour la conquête du toit du monde"*, *"Premières victoires au Cervin"*, *"Records à l'Himalaya"*, *"Alpinisme et compétition"*, *"Combats pour l'Eiger"*, *"La conquête de la montagne"*, *"Dernières victoires au Cervin"*, *"Le Piz Badile en un temps record"*, etc. Bref, on le voit, la compétition existe bel et bien. D'ailleurs, le groupe de haute montagne (GHM) a depuis longtemps entériné la réalité en mettant sur pied le processus des sélections permettant aux meilleurs espoirs de l'alpinisme de participer à des stages de perfectionnement (à l'image des centres d'entraînement réservés aux sportifs de haut niveau) ou encore en créant